

Douze façons de penser à Jules Fournier

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 39, numéro 5 (233), octobre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60704ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1997). Douze façons de penser à Jules Fournier. *Liberté*, 39(5), 146–152.

Rêverie

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

DOUZE FAÇONS DE PENSER À JULES FOURNIER

Dire que j'ai de l'estime pour les écrits de Jules Fournier serait trop faible. J'admire comme des chefs-d'œuvre «Un grand explorateur» et «Que ceux qui ont des yeux voient¹». Quand quelqu'un stigmatise la bêtise d'un livre, il doit s'attendre à ce qu'on lui renvoie la sienne à la figure, à juste titre, parce que tout le monde est bête à ses heures. Fournier était plus avisé. Il y allait en renchérissant, en en remettant, et ce qui m'étonne et me ravit, dans son cas, c'est que le procédé ne laisse pour ainsi dire aucun arrière-goût d'effort ou d'excès.

*

J'aurais aimé connaître François-Xavier Garneau, Antoine Gérin-Lajoie, Aubert de Gaspé père et fils, Buies, Arsène Bessette, Rodolphe Girard, d'autres que j'oublie sûrement, mais avant tout Jules Fournier, je crois. Il me semble plus mystérieux que les autres, avec toute sa clarté et tout son naturel. Sa prose n'a jamais l'air de se construire et de s'entasser, aucune poussée ne paraît la propulser, elle suit sa pente, se déplie ou se déroule sans un coin d'ombre.

1. Dans *Mon encrier*, Montréal, Fides, 1965, p. 104 et p. 224.

*

Quand j'étais étudiant, je pensais que pour savoir lire, il fallait savoir vivre, c'est-à-dire que savoir lire n'était pas l'effet d'un savoir de la lecture, mais d'un concours de savoirs étrangers, appris dans la vie. Je n'adhérais pas à la conception de l'apprentissage qui veut qu'on s'entête à apprendre exactement ce qu'on veut apprendre. C'était sans doute une position bizarre². Jules Fournier l'aurait-il endossée? Elle m'était venue en voyant mon père, mécanicien qui avait quitté l'école à douze ans, devenu amateur de romans à sa retraite, lire Balzac et Thomas Hardy sous la lampe de la cuisine³ et lâcher de temps à autre une réflexion bien à lui, pas du tout canonique, dont aucun spécialiste du savoir-lire n'aurait eu l'idée. Ce qui passait dans ses réflexions, c'était sa vie, sa traversée des deux guerres mondiales et du reste, et il avait su vivre plus qu'honorablement. J'imagine que la vie passait aussi dans les réflexions d'Alec Thérien⁴ quand il lisait. Je pense souvent à lui, à mon père et à Jules Fournier comme à des lecteurs libres.

*

Fournier se défendait volontiers d'être écrivain, il se déclarait journaliste. Écrivain, il l'était pourtant par les détours, les manœuvres d'approche, les arrêts sur l'image, les reculs pour mieux sauter, les changements d'angle de vue pour faire durer le plaisir. J'imagine qu'un journaliste qui reprendrait ses textes les calibrerait comme des

2. Après tout, j'avais peut-être raison: les gens lisent-ils avec plus de profit depuis qu'on s'acharne à leur enseigner le savoir-lire pendant dix ou quinze ans?

3. Et sous l'œil inquiet de ma mère qui trouvait tout roman suspect («André, à ton âge, te mettre à lire des fadaïses! Jean-Pierre! Dis donc à ton père qu'il s'abîme les yeux! Il ne m'entend pas!»).

4. Bûcheron canadien-français du Massachusetts qui abasourdissait Thoreau en lui conseillant la lecture pour occuper les jours de pluie.

hamburgers. Il y trouverait superflu ce qui est curieux, les broutilles, les coups de pied latéraux. Il garderait les gros traits, les gros plans, ou développerait les points sur lesquels Fournier est resté volontairement réservé. Il mettrait partout de l'effet et de la vitesse pour obtenir des textes efficaces, des textes choc. Dans la trépidation journalistique, Fournier était au moins écrivain par le ralentissement. Garneau a été poète de la même manière, par l'«attardement arabe». Asselin assure que Fournier avait le teint olivâtre. Voilà donc deux Canadiens franco-arabes, Fournier et Garneau, énigme qui n'a pas fini de nous occuper.

*

Fournier et la religion: touchant de générosité dans «Le rôle du clergé au Canada», et de méchanceté dans «Religion et religions⁵». Ce qu'il disait des nouveaux libres penseurs qui se plaçaient sous l'invocation d'Ulric Barthe n'a rien perdu de son actualité. Ces gens sont autour de vous. Écoutez-les bien: vous allez les entendre dire qu'ils croient en Stéphane Dion ou en Jean-Marc Parent, ou bien qu'ils ont foi en eux-mêmes. Comment peut-on croire en soi sans être idiot, avec les bêtises qu'on se voit faire?

*

J'entre quelquefois dans un Multimags, feuilleter des magazines littéraires. J'en sors perplexe. L'image de la littérature québécoise qui s'en dégage est mirobolante. C'est une machine économique et culturelle considérable. Les auteurs se recrutent à la pelle, les organismes subventionnaires subventionnent, les éditeurs éditent, les photos circulent, la publicité déboule, les cocktails ont lieu, les bourses et les prix sont attribués, les chercheurs cher-

5. *Mon encrier*, op. cit., p. 66 et p. 73.

chent, les critiques critiquent. Tout est recensé, prédigéré, classé, étiqueté, plutôt dix fois qu'une, si bien que l'auteur de la chose la plus insipide, que deux ou trois correcteurs se sont escrimés à rendre lisible et qu'on devrait signer de leurs noms, peut, tant on parle de lui, s'imaginer d'envergure mondiale. Existe-t-il un pays où il est plus facile de publier qu'ici ? J'en doute, et cette facilité n'encourage guère le travail.

J'ose de moins en moins aller voir derrière l'étalage littéraire, j'ai peur de ne rien trouver. Et j'en viens à penser, contre tout bon sens, que le krach de l'organisation institutionnelle serait une minute de vérité, de libération, le début de la possibilité d'accéder à un palier littéraire supérieur par la restauration de l'obscurité, de la contrariété, de l'adversité. Il serait peut-être bon qu'elles reviennent, me dis-je, à titre de fatalités, pour que les auteurs qui ne savent pas les inventer et se les imposer soient sauvés de la facilité malgré eux.

Jules Fournier n'a pas vu le cirque littéraire. Il a eu beaucoup à désirer en littérature parce qu'il avait devant lui de grands obstacles, réels ou qu'il se fabriquait, peu importe. Ne devrait-on pas l'envier d'avoir désiré plus qu'il n'a atteint ?

*

La première des deux lettres de Fournier qui forment « La langue française au Canada⁶ » est une merveille. Avant de se lancer dans l'écriture au-delà des listes d'épicerie, on devrait la lire. Pas seulement ici, partout. On y apprendrait que le principal fléau est l'à-peu-près, avec son cortège de « nullité solennelle et redondante » et de « déclamations nuageuses⁷ ». À l'œil inexercé, l'inaptitude

6. *Ibid.* p. 317.

7. *Ibid.* p. 79.

à la précision et la solennité redondante peuvent faire croire à un texte au-delà de l'ordinaire, mais, dès qu'on arrête la chaise berçante, on s'aperçoit qu'il est en deçà.

*

Entendre parler de littérature avec passion est ce qu'un lecteur peut espérer de mieux, quitte à être déçu quand il ira voir. Je trouve cette passion dans la chronique de Fournier sur *Le paon d'email* (livre dont je n'aime pourtant guère l'email) et dans sa lucide et généreuse «Réplique à M. Ab der Halden», Alsacien gentil mais falot, pour ne pas dire inexistant. À cause de cette passion, comment douter qu'à l'Université Laval, en 1909, Fournier aurait été plus utile à la jeunesse qu'un Du Roure⁸?

*

Il arrive qu'en lisant un essai, je me demande où sont passés l'enjouement, le ton dégagé, la fantaisie, les petits riens, la liberté vagabonde. L'enjouement est-il réservé aux humoristes et aux journalistes spécialisés dans les colonnes drôles? L'essai, aux mains de spécialistes d'un autre genre, doit-il être arrangé comme un devoir? Des deux côtés, on dirait qu'on se travaille jusqu'à l'épuisement, soit pour racoler un sourire, soit pour bien s'assurer qu'on pense assez fortement à chaque instant pour mériter une bonne note. Fournier était d'avant cette contention. Je le vois prêt à rire, à réfléchir, à être anodin, à s'enflammer, à se laisser toucher comme ça lui chantait.

*

Dans une chronique tardive, Cingria disait qu'il ne jurait plus que par le Rousseau des *Rêveries*. Je ne crois pas qu'il était proche de la pensée de Rousseau, mais du

8. *Ibid.*, p. 213 pour *Le paon d'email*, p. 40 pour la «Réplique» et, à propos de Du Roure, p. 94.

promeneur, oui, comme Robert Walser. Fournier aussi, je l'imagine en promeneur, plus que je ne le reconnais dans le combattant à tout crin qu'on présente parfois. Je l'imagine associé à tout, mais pas trop, lié avec Asselin, mais seul, donnant et recevant comme un promeneur, sans s'abandonner entièrement à ce qu'il côtoyait, se réservant un domaine hors d'atteinte avec lequel il est trop vite parti.

*

Impossible d'évoquer Fournier sans songer à l'héritage. J'ai vu récemment un nouveau manuel de littérature québécoise. Grosso modo, en caricaturant à peine, on y présentait la littérature canadienne-française comme d'incompréhensibles errements dans le désert en vue d'une Terre Promise ou d'un Grand Soir qu'on touchait du doigt, errements dignes de mention à peu près uniquement parce qu'ils annonçaient la gloire d'aujourd'hui. Tout ce qu'on avait écrit dans le passé était un combustible historique quelconque sous une marmite qui attendait les années 1960 pour exploser. Ce livre m'a rendu malade. Comment peut-on assujettir le passé à ce point? Faut-il absolument le dénigrer pour renforcer le présent par contraste? Si la force du présent éprouve un tel besoin d'être rehaussée par la faiblesse du passé, on devrait s'inquiéter.

J'ai vu l'amnésie à l'œuvre dans l'éducation. Tout projet s'y défait par usure et tombe rapidement dans l'oubli, si bien qu'en peu de temps personne ne sait plus qu'une tendance dite nouvelle est le retour d'une ancienne, avec quelques variantes (souvent des changements de dénomination) qui suffisent à donner le change à ceux qui ont encore des souvenirs. En va-t-il de même en littérature? Regardez ce qui se publie, et dites si vous ne voyez pas, plus souvent que vous ne le voudriez, des bouffées nouvelles de la prose de Louvigny de Montigny.

Le côté Fournier et le côté Montigny existent toujours, et le meilleur est toujours le même. Il ne s'agit pas d'affaires classées qu'on pourrait oublier sans dommage. Faute de se souvenir, on risque d'encenser par mégarde un nouveau côté Bernier-Montigny-Routhier, sûrement plus instruit, plus cultivé qu'autrefois, mais non moins gâté par la redondance.

Quand on considère la littérature canadienne-française, on met souvent l'accent sur la poésie, et pourtant, peut-être parce que les cascades d'alexandrins m'assomment, cette poésie me reste hors d'atteinte. C'est vers la prose que j'ai envie d'aller, pour y chercher de la fantaisie, quelque chose de très vivant que je ne trouve pas ailleurs sous la même forme ou exprimant la même âme. L'exemple ancien de prose vivante qui me vient à l'esprit est l'*Histoire du Canada* de Garneau. Je n'arrive pas à voir en Garneau un pionnier démuni qu'on devrait couvrir de condescendance ou d'indulgence. Il avait derrière lui Champlain, Sagard, Brébeuf, chroniqueurs de toute première force qui savaient intéresser et toucher en racontant les choses les plus simples. Je place aussi Fournier dans cette lignée.

*

Je n'ai rien dit de l'environnement de Fournier, de l'état de la société et de la littérature en son temps, de tout ce qui aurait fondé une étude respectable. À quoi bon ? Ce n'est pas ce qui m'intéresse. Ce qui m'attire, c'est l'esprit jeune de *Mon encrier*, esprit mobile, agile, variable, délié, voyageant un peu partout, au gré des circonstances et des aubaines, esprit de tentative qui ne s'attarde pas aux résultats. C'est lui, cet esprit jeune, que j'ai dû essayer de dire jusqu'ici.